

FIGEMENT LEXICAL ET OPACITE SEMANTIQUE

Prof. Dr. Teta SIMEONIDOU- CHRISTIDOU
Université Aristote – Yunanistan

Abstract

An other example of functional linguistics is presented in the article entitled "Figement lexical et opacité sémantique" (Lexical Categorization and Semantic Opaqueness). This article explores the relationship between the signification process from opacity to transparency of the lexical categorizations in discourse; and the synthematical flexibility. In the light of various illustrations, this paper supports that operative contexts have a determining function in the formation of semantic transparency.

L'intérêt porté sur la locution ces dernières années ouvre de nouveaux champs d'investigation. L'idée que la locution paraisse comme une réalité de première importance apte à devenir une caractéristique des langues naturelles au même titre que la double articulation de Martinet (Gross 1997: 202), la constatation souvent reprise que les opérations linguistiques qui fondent la locution font partie des universaux du langage, les seuls sans doute « que l'on puisse jamais appréhender » (Martin 1997: 304), confirment le regain de recherches sur le discours figé.

Ce figement, traité depuis longtemps comme un phénomène marginal, attire actuellement l'attention des chercheurs grâce surtout à l'informatisation qui a su parler en chiffres concrets: 200.000 noms composés, 15.000 adjectifs et au moins 30.000 verbes figés (Gross 1997: 202), et à la prolifération des préconstruits langagiers aussi bien dans les discours techniques que quotidiens. Les travaux du colloque sur la locution tenu à Saint-Cloud en 1994 ont enregistré les dernières tendances théoriques ainsi que des réflexions critiques sur les théories de figement existantes.

Le flottement terminologique dont souffre le figement linguistique trahit, comme le signale Alain Rey, « une situation pluraliste, assez confuse » (Rey 1997: 335).

O. Jespersen fut un des premiers à avoir signalé l'existence de deux principes opposés dans les langues : la liberté combinatoire et le figement (Jespersen 1924).

Le dictionnaire de linguistique (Larousse) définit le figement comme un syntagme dont les éléments ne peuvent être dissociés.

Charles Bally fait l'étude des *locutions phraséologiques* qu'il distingue en *séries* et *unités phraséologiques* (Bally 1909).

Henri Frei appelle *brachysémie* (ou *figement*) l'agencement de deux ou plusieurs signes, en un signe simple (Frei 1929).

Parallèlement aux définitions ci-dessus il existe des termes comme expression idiomatique, idiotisme, mot composé.

E. Benveniste introduit le terme *synapsie* qu'il oppose au *mot composé* et aux *dérivés* (Benveniste 1966: 82-95).

Martinet propose le mot *synthème* avec lequel il désigne « les unités linguistiques dont le comportement syntaxique est strictement identique à celui des monèmes avec lesquels ils commutent, mais qui peuvent être conçus comme formés d'éléments sémantiquement identifiables » (Martinet 1967:1-14).

B. Pottier emploie le terme de *lexie composée* qui est une séquence figée (Pottier 1987).

I. Fónagy traite les figements, considérés à travers une vue pragmatique, comme des *énoncés liés* à une situation conçue globalement (Fónagy 1982).

M. Gross reprend des formules déjà utilisées pour les figements : « phrases, formes ou expressions figées » qu'il classe en *phrases figées* et *phrases entièrement figées* (Gross 1982 : 151-185).

La liste n'est pas exhaustive et il serait long d'énumérer les appellations diverses émanant des théories linguistiques en corrélation étroite avec la syntaxe et la sémantique. Vu le nombre d'études élaborées dans le domaine du figement, il devient clair que la locution du fait de la résistance dont elle fait preuve, elle adresse un défi à la linguistique et aux utilisateurs du langage.

Locuteurs natifs et à plus forte raison locuteurs étrangers sont obligés « à un apprentissage culturel très au-delà des connaissances linguistiques :

phonologie, syntaxe et lexique » (Rey 1997: 342). Il est vrai que la maîtrise de la phraséologie, prise au sens large, dépend entièrement des usages, voire de la pragmatique. Il se peut que le stock lexical d'un locuteur étranger soit suffisamment alimenté pour faire face à des situations de lectures et de conversations les plus variées, sans que ce même locuteur puisse pour autant comprendre le mariage insolite des termes qui rend le figement sémantiquement opaque ; il est pratiquement improbable que cela arrive à un locuteur natif. Les conséquences en sont fâcheuses et décourageantes pour celui qui se sent exclu des propos quotidiens, des allusions plaisantes dont raffolent les émissions télévisées, des messages cachées des slogans publicitaires approuvés ou désapprouvés par les consommateurs. Les choses risquent de se compliquer par le jeu du défigement qui tente de briser le carcan des suites contraintes. On l'observe de plus en plus dans la presse qui se sert aussi bien du figement que du défigement pour valoriser son discours en provoquant l'admiration du lecteur, en attirant son attention, mais aussi pour faire passer indirectement des positions, des idées, des appréciations par le biais de « grandes vérités » communément partagées.

II. La force discursive de la locution phraséologique.

Le taux supérieur des figements dans les langues incite tout chercheur à un recensement sommaire des leurs propriétés.

Loin d'être un cas périphérique, le fait idiomatique est situé au centre de la langue.

On a beau chercher les axes de proximité dans les langues en vue de faciliter leur apprentissage, le taux d'idiomaticité demeure le plus important ; c'est celui qui fait obstacle à la communication, celui qui exige de la part de l'étranger une certaine rééducation à plusieurs niveaux : linguistique, conceptuel, culturel.

Le locuteur natif a rarement conscience de l'idiomaticité de sa langue première. L'inscription mémorielle des figements suit une toute autre trajectoire dans la langue maternelle. Elle se fait au jour le jour, à travers les contextes et les situations, soutenue par des modes sociaux de circulation des dires. Tandis qu'en langue étrangère tout est à reconstruire. Et pour y arriver on doit analyser des unités, réputées être inanalysables, défiger, décontextualiser, apprendre à chercher la dénotation pertinente, celle qui transmet le message et non celle qui énonce le même aspect. Il est admis aujourd'hui que l'ensemble d'une notion ou d'une chose exprimée n'est nommée que par un aspect seulement, ceci étant tributaire des usages que les

différentes langues font de leurs caractéristiques. Evoquer cette vérité universelle en théorie est une chose, l'appliquer au cours de l'apprentissage des langues en est une autre. On y parvient difficilement à cause peut être d'une certaine idéologie encore régnante autour de la suprématie des langues, qui continue de bloquer l'apprentissage des langues /cultures.

Les études menées dans le domaine de la traduction fournissent des documents authentiques et révèlent d'une façon générale qu'en face des figements, les traducteurs optent pour le sens des énoncés en sacrifiant leur signification, qui risquerait de créer des contresens : *L'astronomie était son violon d'Ingres*, dans plusieurs langues serait rendu par hobby, passe-temps etc (Lederer 1986).

Le figement tout en étant une trace lexicale, qui s'étend dans les « langues de bois », ne semble pas affaiblir l'apparition des locutions toutes faites dans les discours. Au contraire, par le défigement le locuteur peut mieux manifester sa liberté et procéder à un rajeunissement des préconstruits langagiers : *Qui veut la fin veut les moyens*, émis à la fin d'une bande dessinée, à l'avantage, par l'homonymie de fin, de détourner la sentence proverbiale de façon astucieuse.

Considérons maintenant les propriétés des figements annoncées.

Les locutions supportent mal la substitution. On dit : *En avril ne te découvre pas d'un fil...* mais non *En mars ne te découvre pas d'un fil*. Par substitution on entend commutation au sens proprement linguistique car du reste l'effacement d'un élément au profit d'un autre est un procédé typiquement utilisé pour détourner un énoncé de son usage figé normé. Exemple : *Les nations désunies*, à propos des problèmes au sein de l'ONU, est complètement inattendu. La condensation lapidaire et le jeu de mots évoquent autre chose que ce qui semble être dit (Simeonidou-Christidou 1995). La probabilité d'apparition d'un terme dans un titre journalistique ou slogan publicitaire est fonction des normes et des conventions existantes. La probabilité d'apparition de *désunies* dans l'énoncé ci-dessus est nulle, pourtant sa quantité d'information est maximale lorsqu'il apparaît suivant la Théorie de l'Information.

B.-N. Grunig remarque qu'il serait impossible de tracer des schémas réguliers pour les locutions du fait qu'elles ne sont pas prédictives (Grunig 1997: 232).

Phrases mémorisées, titres, slogans, proverbes, formules historiques, fragments de chansons, comptines, etc ont en commun un caractère ludique.

Comme dans : *C'est Hambourg...* (titre publicitaire sur le lieu d'origine des stylos Montblanc), *Un bœuf sur la langue* (à propos de la vache folle).

Tous les types de locutions phraséologiques ci-dessus peuvent être employées d'une façon inachevée : *Le cœur a ses raisons ...*, *Le discrédit de la gauche suffit-il à expliquer la montée écolo ? C'est la faute à Rousseau* (sous-titre au titre principal ci-dessus)

Par ailleurs elles reposent toutes sur un patrimoine linguistico-culturel attesté, inscrit dans la mémoire collective qui assume la responsabilité des paroles figées : *Donnez-nous notre Danone quotidien*.

En se basant sur les résultats des enquêtes menées depuis 1992, ainsi que sur un vaste corpus, recueilli à partir de la presse, on constate que les opacités sémantiques pour le grec et le français, associées aux figements, demeurent les plus importantes.

III. L'opacité sémantique des clichés phrastiques.

Les conclusions auxquelles on est arrivé en enquêtant auprès des francophones parlant le grec et des hellénophones parlant le français semblent déconcertantes.

Après avoir soumis des énoncés médiatiques grecs et français, à savoir slogans publicitaires, titres journalistiques, titres des émissions télévisées etc., à un grand nombre d'informateurs, on a obtenu quatre types de résultats : incompréhension totale, interprétation erronée, compréhension partielle et compréhension totale¹. Les trois premiers types étant majoritaires, on aurait pu attribuer ce phénomène décourageant à la maîtrise incomplète de la langue concernée. Or, étant donné que les individus interrogés maniaient les langues d'une manière satisfaisante, rejoignant une vision réaliste du niveau atteint en formation de langues, il faudrait chercher ailleurs les causes de l'exclusion des locuteurs étrangers d'une pratique sociale effective, celle de l'accès à l'information médiatique.

Compte tenu de l'information incluse dans les énoncés précités, ayant trait à une culture précise, les compétences requises pour le décodage des

¹ Les questionnaires ont été remaniés et mis au point grâce aux recherches de Robert Galisson dont on a suivi la méthode.

Galisson, R, 1994, Les palimpsestes verbaux : des révélateurs culturels remarquables, mais peu remarquables, in *Apprentissage des langues pour la vie active et communication interculturelle*, pp. 9-34, Lingua II, programme Interuniversitaire de Coopération, Laboratoire de Didactique des Langues, Université Aristote de Thessaloniki

messages relèvent plutôt de l'extra-linguistique que du linguistique proprement dit.

Ces compétences mettent en jeu les relations que l'individu entretient avec l'objet en question, lecture et observation du discours médiatique, compétences acquises par la majorité des natifs sans enseignement spécial.

Le contexte et la situation du discours, jouant un rôle décisif dans la construction du sens, ne s'avèrent pas d'un grand secours à la levée d'ambiguïté ou la complétude de l'interprétation en cas de sens sur-déterminé ou sous-déterminé.

Le discours des médias, dont l'impact devient pondérable, ne cesse de jouer un rôle déterminant dans nos habitudes langagières et de renouveler à travers les cultures existantes les clichés phraséologiques, bravant ainsi des préconstruits verbo-culturels qu'il serait impensable de mettre en question dans d'autres circonstances. Il s'agit d'un vieux procédé, largement utilisé par la presse, cependant il a pris de l'ampleur, essentiellement signifiante de par les proportions de la diffusion informative à l'échelle internationale.

Ce dernier point concernant la mondialisation de l'information nous a été pleinement révélé lors du dépouillement du corpus; en effet, comme on s'y attendait, les thèmes traités revenaient souvent sur les mêmes sujets, mais ce qui nous a surtout frappé c'est l'usage commun que font les presses française et grecque des formules figées créées sur des noms du spectacle, de la littérature, des produits commerciaux, du monde de la musique et de la télévision. Comme s'il existait une vraie toile de fond à valeur universelle, sur laquelle chaque concepteur tissait à sa manière son message mobilisant des figures du discours.

A titre indicatif on va citer quelques exemples qui opacifient considérablement le message :

1. Lang de velours (langue de vipère).
2. Femme de fer.
3. Grands lessiviers : le feu aux poudres.
4. La brousse ou la vie (bourse ou la vie).
5. Etouffe-crétin (chrétien).

Ce genre d'énoncés exploite à fond la culture ordinaire. Ils portent la marque nationale et résistent à la pénétration du sens. L'apport situationnel et contextuel, faute de savoir cognitif, est plus ou moins neutralisé.

Ces unités sont des préconstruits, "qui renvoient à une construction antérieure extérieure, en tout cas indépendante, par opposition à ce qui est "construit" par l'énoncé" (Pêcheux 1975: 38). La définition précédente permet de mieux rendre compte de toutes les unités groupées sous la catégorie: locutions phraséologiques (cf. Fonagy 1984: 4-5, 7-14, 29-33).

Une étude pertinente des unités stéréotypées insérées dans des textes médiatiques saura montrer le fonctionnement des modèles antérieurs, véhiculés par le cliché, ainsi que la perception des modèles rhétoriques et idéologiques de production du texte, dans leurs formes discursives (Herschberg-Pierrot 1980: 334-345). Il s'ensuit que les composants de la formule figée perdent leur autonomie et n'existent que par le figement qui lui seul institue le sens global. En d'autres termes on n'atteint pas le sens de ce tout à partir de ses composants. Composants qui, par ailleurs, sont parfaitement mémorisés dans leur ordonnance.

D'où le choc de l'usager, reconnaissant d'une part une transgression du code lors de la production d'un message, mais possédant d'autre part les facultés de connexion de représentations mentales pour retrouver le sens plein (littéral) de tous les composants.

La moutarde lui monte au nez, les carottes sont cuites, la clé anglaise peuvent avoir deux lectures possibles pour le locuteur ordinaire: l'une transparente, l'autre opaque. Mais pour le locuteur étranger, qu'il s'agisse d'énoncés liés ou de groupe nominal figé jouant un rôle-clé dans le message, la lecture sera dans la plupart des cas compositionnelle, ce qui aboutira à des non-sens. Et lorsqu'il réussira à décoder *les Nations désunies*, il ne sera pas en mesure d'accéder aux implicites culturels véhiculés par le sous-énoncé *amants désunis* réclamant une connivence culturelle. Car la substitution relie deux éléments qui coexistent dans l'esprit des usagers natifs lors du repérage: *les nations unies* (désunies) et *les amants désunis*.

Genette a parlé de palimpsestes pour décrire ces passages « où l'on voit sur le même parchemin un texte se superposer à un autre qu'il ne dissimule pas tout à fait mais qu'il laisse voir par transparence » (Genette 1982).

Galisson a su réutiliser le même terme pour signaler ces « révélateurs culturels remarquables mais peu remarqués » (Galisson 1994) auxquels on n'attache pas l'attention due et on ne les traite pas selon leur dignité lexicale et selon les besoins d'un étranger. Ce n'est pas le lexique qui fait défaut à l'étranger mais son idiomaticité.

Exemples: Rick Order et la flûte en chantier.

Droite : La guerre des mots.

Ombres franco-chinoises.

En Grande-Bretagne, la crise écrase les prix.

Petit à petit le FN fait son nid.

Critique-toi le ciel t'aidera.

L'habit fait l'écolo.

Avril découvre ses filles.

On se proposera de travailler sur la décontextualisation des énoncés médiatiques qui puisent leur valeur transcendante dans des sous-énoncés. Ces sous-énoncés, prérequis culturels, détenteurs du sens premier, sont à l'origine de nombreuses opacités sémantiques à travers les langues.

IV. Contexte et interprétation

R. Jakobson, à propos du processus d'encodage et de décodage, note que « pour la perception le message est d'abord un processus stochastique. L'aspect probabiliste du discours trouve une expression insigne dans le problème que les homonymes posent à l'auditeur, alors que pour le locuteur l'homonymie n'existe pas ». L'auditeur doit s'en remettre aux probabilités conditionnelles offertes par le contexte pour la levée de l'ambiguïté créée entre *port* et *porc* (Jakobson 1963 : 93-99).

Cependant, certains faits pourraient amener à douter de la valeur correctrice du contexte qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, n'est que probable.

La présence du double sens dans les exemples du corpus est intentionnelle et va à la recherche de l'ambiguïté qui ne traduit nullement une confusion inhérente à la langue. De même il pourrait s'agir d'un rappel malicieux du sens non imposé par le figement métaphorique comme dans : *Mammoth écrase les prix* ou encore d'introduire un contexte trompeur dans lequel plongent les définitions imprécises des mots croisés qui invitent à trouver la bonne comme : *Donner du feu pour endeuiller* ou *ils n'arrêtent pas de faire des scènes pour acteurs* (Francois Denise et Frédéric 1967 : 150-179).

La notion de contexte, comme le fait observer G. Kleiber, est en fait ambiguë en ce qu'elle recouvre deux réalités différentes (Kleiber 1994 : 9-22). Le contexte désigne les éléments qui assurent l'interprétation globale et les sites d'où ils proviennent. Ces éléments en effet proviennent de

l'environnement extra-linguistique, de l'environnement linguistique et des connaissances générales présumées partagées, trois sites en interaction.

«Le processus de constitution de l'interprétation totale pose un contexte dans lequel on trempe en quelque sorte le sens littéral d'une phrase qui acquiert ainsi son univocité».

Avec *sens littéral*, Kleiber renvoie à la problématique de l'opposition entre *sens* et *signification* ou entre *sens littéral* et *sens pragmatique*.

Le sens d'une phrase (littéral) constitue le même type d'objet que l'interprétation globale car le contexte qui conduit à l'interprétation globale ne fait que compléter le premier.

Jusqu'ici on n'avait affaire qu'à la conception classique du contexte, vue à travers un modèle qui repose sur le sens "linguistique"² et non sur une conception cognitive du contexte.

Dans une approche cognitive du contexte, la mémoire est présupposée: 1. au niveau du sens littéral d'une expression, dans le sens qu'un apprentissage du sens associé aux unités linguistiques est requis et 2. au niveau des connaissances générales, lorsqu'elles interviennent dans le contexte. L'hypothèse émise par Kleiber sur le sens littéral d'une phrase générique du type *Le sucre se dissout dans l'eau*, est que ce sens est toujours calculé en fonction des connaissances sémantiques. Le contexte étant absent dans ce type de phrases il est représenté par nos connaissances stéréotypiques sur *sucre* et *eau*.

Or l'interprétation littérale est une interprétation contextuelle correspondant à la situation prototypique.

De telles phrases, comme le propose Kleiber, permettent d'accéder aux connaissances prototypiques partagées.

Il faudrait ici rappeler ce que note Gumperz, à savoir que «d'un groupe socioculturel à un autre, les indices de contextualisation peuvent varier de façon non négligeable, d'où la fréquence des malentendus dans la communication interculturelle» (Gumperz 1977: 193).

Searle attribue au locuteur la faculté de communiquer plus qu'il ne dit et à l'auditeur la capacité de comprendre plus qu'il n'est dit sur une base commune d'informations partagées (Searle 1979).

² Le domaine de la sémantique se veut linguistique.

Etant donné que le "culturel", partie prenante du "partagé", n'est caractérisé que comme potentialité de partage de communication, et non en termes de "déjà partagé" selon Hymes, on se rend compte de l'extension du problème, transposé à des locuteurs parlant différents idiomes.

Il y a tendance actuellement à considérer *le contexte* non plus comme l'opposé de *hors contexte*, ce qui n'éclaircissait point son fonctionnement, mais comme un élément décisif dans le processus d'interprétation, construit implicitement aussi bien à partir de nos connaissances stéréotypiques que d'une instruction mettant en jeu les capacités cognitives des locuteurs. La phrase donne les instructions pour changer le contexte; un contexte qui n'est pas prédéterminé mais construit pendant l'interprétation de la phrase elle-même. Ce qui semble faire prévaloir la notion du sens conventionnel à la place du sens littéral.

À travers cette optique les expressions de langue seraient interprétées sur la base des indices fournis par la prise en compte des éléments pertinents et le sens ainsi formé serait instructionnel, servant à la construction d'un contexte approprié.

Par exemple: *Pure neige vierge* (publicité pour une station de sports d'hiver).

L'intrus *neige* ravive le souvenir d'un énoncé antérieur: *pure laine vierge*, qui nous instruit sur la façon dont l'information doit être incorporée dans l'énoncé présent. En d'autres termes la mémoire contribue à l'établissement du contexte le plus adapté à la compréhension de l'occurrence phrastique.

V. Contexte culturel

Toute expérience est entièrement culturelle et lorsque nous faisons l'expérience du monde, notre culture est déjà présente dans l'expérience elle-même (Lakoff / Johnson 1985).

De ce fait les unités qui visent à couvrir tout ce que nous voulons communiquer de notre expérience, varient d'une communauté à une autre en ce qui concerne leur valeur informative et perceptible.

Dans ces conditions la progression du savoir linguistique reste intimement liée à la progression du savoir interprétatif, qui lui est, essentiellement culturel.

Comme on vient de le constater, tout au long de cette présentation les structures qui jouent avec la langue, oscillant entre le figé et le nouveau,

peuvent apporter un mieux-disant culturel en ce sens qu'elles évoquent d'autres mots de la langue tout en tenant l'esprit du lecteur/auditeur en éveil.

À travers l'exploitation de structures lexicales foncièrement culturelles, on peut rendre compte du sens attaché aux faits culturels. Telles sont les croyances populaires autour de petits et grands événements qui marquent la vie de l'individu. Ou encore des détails insignifiants, incrustés en langue, peu remarqués par les natifs, mais contenant un grand nombre d'informations pour comprendre le peuple dont on apprend la langue.

Un travail de décontextualisation, ne serait-ce que pour restituer le figement, s'avère indispensable.

Un deuxième travail de réflexion à partir du contexte environnant ou d'autres improvisés mènerait l'apprenant à repérer l'équivalence de l'actualisation propre ou métaphorique dans sa langue d'origine. Cette deuxième étape n'est pas du tout évidente car elle demande la mise en place d'une assistance bien pesée.

Les métaphores de la vie quotidienne réalisées par la puissance figurative du langage, grâce à une sorte de compétence rhétorique dont tous les locuteurs disposent, constituent le domaine idéal pour l'étude du sens.

Il serait faux de poser, comme le constate Kerbrat-Orecchioni, que la langue quotidienne ait une fonction purement utilitaire. L'observation constante du fonctionnement du discours montre que le sens déborde vers un au-delà du dire (Kerbrat-Orecchioni 1977: 201).

La notion de figure fait présumer une base sémiotique englobante dont il reste à déterminer la part universaliste et la part culturaliste. Ce faisant on pourrait souhaiter que la recherche linguistique arrive un jour à délimiter la partie prévisible ou prédictible des figures, ce qui ferait sans doute avancer nos connaissances sur la captation du sens et apporterait du nouveau sur le mode de restructuration de notre conceptualisation habituelle (Landheer 1994).

Bibliographie

- Bally, C. (1909) *Traité de stylistique française*, Klincksieck, Paris.
- Benveniste, E. (1966) *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, G. Klincksieck, tome LXI, fasc 1.
- Fónagy, I. (1982) *Situation et signification*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamin Publishing Company.

- François Denise et Frédéric (1967) L'ambiguïté linguistique in *Word*, vol. 23, No 1-2-3.
- Frei, H. (1929) *La Grammaire des fautes*, Geuthner et Genève, Kóndig, Paris.
- Galisson, R. (1994) Les palimpsestes verbaux : des révélateurs culturels remarquables, mais peu remarqués, in *Apprentissage des langues pour la vie active et communication interculturelle*, Lingua II, programme Interuniversitaire de Coopération, Laboratoire de Didactique des Langues, Université Aristote de Thessaloniki.
- Genette, G. (1982) *Palimpsestes*, Editions du Seuil, Paris. Gross, G. (1997) in Textes réunis par Michel
- Martins-Baltar, *La locution entre Langue et Usages*, ENS Editions Fontenay Saint-Cloud.
- Gross, G. (1997) in Textes réunis par Michel Martins-Baltar, *La locution entre Langue et Usages*, ENS Editions Fontenay Saint-Cloud.
- Gross, M. (1982) *Revue québécoise de Linguistique*, vol. II, no 2.
- Grunig, B.-N. (1997) in Textes réunis par Michel Martins-Baltar, *La locution entre Langue et Usages*, ENS Editions Fontenay Saint-Cloud
- Gumperz, J.J. (1977) "Sociocultural Knowledge in conversational inference" in Saviile-Troike, M. (ed), *Linguistics and Anthropology*, Georgetown Univ. Washington, D.C., cité par Bachman, 1981, *Langage et communications sociales*, LAL, Hatier.
- Herschberg-Pierrot, A. (1980) Problématiques du cliché, *Poétique*, 4.
- Jakobson, R. (1963) *Essais de linguistique générale*, Les éditions de Minuit.
- Jespersen, O. (1924) *Philosophy of Grammar* (trad. fr. 1971).
- Kerbrat-Orecchionni (1977) *La connotation*, Presses universitaires de Lyon.
- Kleiber, G. (1994) Contexte, Interprétation et Mémoire: Approche standard vs Approche cognitive, in *Langue Française* 103.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1985) *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Les Éditions de Minuit.
- Landheer, R. (1994) Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique in *Langue Française*, 101.
- Lederer, M. (1986) Implicite et explicite in *Interpréter pour traduire*. Didier érudition.
- Martin, R. (1997) in Textes réunis par Michel Martins-Baltar, *La locution entre Langue et Usages*, ENS Editions Fontenay Saint-Cloud.
- Martinet, A. (1967) *La linguistique* no 2, PUF, Paris.
- Pêcheux, M. (1975) *Les Vérités de la Palice*, Maspero, Paris.
- Pottier, B. (1987) *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, Paris.

- Rey, A. (1997) in Textes réunis par Michel Martins-Baltar, *La locution entre Langue et Usages*, ENS Editions Fontenay Saint-Cloud.
- Searle, J. (1979) *Sens et expression*, Les éditions de Minuit.
- Simeonidou-Christidou, T. (1995) in *Comprendre les langues aujourd'hui*, La TILV, Paroles et Actes, Voir à propos des fonctions que les expressions figées remplissent dans le discours.